

ANALYSE DU POTENTIEL SEMANTIQUE DE LA CROIX GRECQUE

GUEYE Yoro Emmanuel

Institut National Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle (INSAAC) – Abidjan

Résumé

Pour se faire valoir, l'expression matérielle de la pensée a engendré la production savante de la croix grecque en vue de décrire la faculté créatrice dans toute sa plénitude. Ce langage graphique omniprésent dans la vie courante est un instrument privilégié de communication visuelle qui s'offre à l'humanité comme un mode de connaissance transcendant la réalité objective. Son interprétation s'efforce de saisir la logique d'un discours non verbal dont la prodigieuse signifiante en dit long sur l'austérité des émanations scriptuelles.

Mots-clés : *langage, signe cruciforme, écriture, sémantique, code graphique.*

Abstract

To assert itself, the material expression of thought gave rise to the scholarly construction of the Greek cross, devised to convey the fullness of creative capacity. This graphic language, omnipresent in everyday life, functions as a privileged instrument of visual communication and presents itself to humanity as an objective mode of access to transcendental knowledge. Its interpretation seeks to grasp the logic of a non-verbal discourse whose remarkable significance endures through the austerity of scriptural emanations.

Keywords: *language, cruciform sign, writing, semantics, graphic code.*

Introduction

Parler de la croix grecque nous ouvre la voie de la connaissance profonde des œuvres fondamentales qui entretiennent sans cesse la mémoire de l'humanité. Il apparaît que cette création graphique condense d'innombrables données savantes qui offrent l'occasion d'élucider les dimensions significatives de l'exercice de la pensée symbolique. Autour du signe cruciforme se construit un puissant support de communication visuelle au service des relations humaines. Dans quelle mesure peut-on déterminer le potentiel sémantique du langage de la croix grecque à l'aune de la dialectique du latent et du manifeste ? Il est certain que la codification scriptuelle des idées immatérielles renvoie le plus souvent à des réalités concrètes pour donner sens au monde. Cette

analyse de la production du signe croisé vise à concilier les liens viscéraux entre l'esprit et la matière. Investir l'expérience sémantique de la croix grecque à l'épreuve de la dimension esthétique relève d'une démarche théorique idéale pour saisir la pertinence conceptuelle de l'expression graphique. Au gré d'une description formelle, la figure géométrique nous plonge au cœur des faits historiques. Décrypter cette représentation visuelle aide à mobiliser une prodigieuse signifiante. L'idée ingénieuse extériorisée trouve sa raison d'être dans la transfiguration performative du monde naturel. Pour mener cette réflexion, il importe de passer en revue l'ordre d'analyse formelle, la portée significative du langage et la pragmatique de l'idée.

1. Mode d'analyse formelle

La nécessité de décrire la morphologie de ce qu'on nomme la croix grecque est une clef pour franchir le seuil des relations viscérales entre le signe visuel et le monde.

1.1. Déclinaisons formelles

Toute forme géométrique constituée de deux barres de même dimension qui se coupent en leur milieu et formant un angle droit est appelée croix grecque ou *cruz quadrata*. Elle est traduite par le signe (+). Ses quatre branches simplifiées aux extrémités sont toutes des segments de droite égales. Pour s'imprégner davantage des données de la croix grecque, il se trouve que le recours à l'élucidation des émanations sensorielles « cherche à décrypter leur signification et l'organisation de ces signes » (Courtès, 2001, p. 121). On remarque, à cet effet, que l'abondante utilisation de la croix grecque répétée sur des compositions admirables comme motif décoratif dans le textile, l'ameublement, l'architecture et autres formes d'art témoigne de la propension au goût esthétique pour le géométrisme. Le dessin cruciforme permet, avec une articulation harmonieuse de la figure-fond, d'embellir et d'agrémenter les espaces de vie. En rendant beau les objets, l'artiste s'efforce d'« utiliser les éléments premiers du code graphique et les couleurs pour signifier un monde intime de sentiments et d'idées, un monde de pensée pure sans référent » (Cocula, 1986, p. 27). Cette construction conceptuelle aux proportions mathématiques vise à saisir les données naturelles par dépouillement schématique des deux segments de droites croisées. Il

apparaît que la fonction ornementale de la croix grecque rend compte d'une stylistique éloquente et d'une utilité rationnelle qui s'accomplissent dans l'esthétique industrielle.

Il convient de noter que le symbole logico-mathématique (+) que l'on désigne par « plus » est par essence muet mais sert d'opération de calcul, de moyen de notation, de montant d'une somme et de total d'une évaluation. Le signe (+) a une fonction d'alliance, de liaison, d'inclusion, de réunion et de majoration. Il est la combinaison savante de deux éléments géométriques : le tracé horizontal et le tracé vertical. En arithmétique, le signe cruciforme construit le langage mathématique en termes de capital de connaissances ou d'expériences. Puisé dans la profondeur des secrets de la nature, la croix grecque conceptualisée se libère du modèle de l'évidence pour investir la logique interne des choses. Elle trouve en elle-même, par l'intuition, le principe de sa cohérence irréductible à des propriétés objectives. L'immatérialité de la pensée altère le silence qui hante la magie des signes scriptuels. En tout état de cause, l'exploration sémiotique de la graphie signifiante est un long voyage dans l'aube des temps et un accès privilégié à l'univers mental affectif des civilisations grecque et africaine (Akan, Bamoun)..

1.2. Graphisme conceptualisé

En quête de l'épanouissement de l'être, la conscience humaniste s'est manifestée diversement par l'entremise du signifiant croisé. Sur la base du raffermissement des actions sociales, le discours que porte le signe emblématique s'identifie à des organisations non gouvernementales (ONG) et entreprises pharmaceutiques chargées de faire face aux problèmes de la médecine et de l'environnement. Il vise à accomplir l'idéal humanitaire dans un langage codé. Ce qui montre que « les signes ne servent pas seulement de substituts commodes à des réalités que l'on ne peut manipuler. Ils servent aussi à établir l'existence même de ces réalités » (Klinkenberg, 1996, p. 38). Conformément à la convention de Genève, du 22 août 1864, le signifiant Croix Rouge, énoncé sous la forme d'une croix vêtue de rouge sur fond blanc, est l'insigne par excellence des services d'urgence de soins médicaux. L'idée qui sous-tend l'exaltation du signe cruciforme se résume dans l'entraide et le secours lors des conflits entre Etat, des guerres civiles ou des troubles internes d'un pays. En arborant le bleu, la croix immergée dans le blanc prône la protection sanitaire des personnes atteintes d'alcoolisme. La Croix Bleue symbolise

une organisation chargée de la sensibilisation, du soutien et de la prévention contre l'addiction à l'alcool. Elle contribue à la réinsertion sociale et professionnelle des populations dépendantes. Quand la Croix verte sur fond blanc naît, elle appuie la croix rouge à des fins humanitaires et médicales en faveur des personnes vulnérables. Elle s'inscrit de manière ostentatoire (rehaussée parfois du caducée) sur les enseignes lumineuses pour servir d'indication visible aux officines de pharmacie. Ce symbole universel renvoie aux établissements de santé qui œuvrent pour le bien-être dans la fourniture des médicaments et le conseil. Toute codification de la croix blanche sur fond vert communique un message relatif aux secours d'urgence sanitaire. A tous égards, la croix verte cristallise le foisonnement des idées bienveillantes de la nature (végétation, terre fertile, cours d'eau), de la guérison (plantes médicinales), de la renaissance (vie) comme dévoilement de la pensée symbolique. Ce mode de signifier décline un puissant moyen de communication visuelle par lequel le langage de la couleur se met au service de la cause sociale et écologique.

Pour affirmer sa rupture avec l'académisme officiel, le mouvement suprématisiste développe le monopole de l'abstraction géométrique dépouillée. Il met en scène une panoplie de toiles stylisées dont la prodigieuse subjectivité marque le dynamisme créatif. A la dévotion de l'avant-gardisme, la Croix noire de Kazimir Malevitch illustre à merveille la résurgence du signifiant cruciforme au sein de la création picturale rénovée. La fonction idéaliste, exonérée des conventions plastiques, à travers *Carré noir sur fond blanc*, « évolue vers une abstraction pure » (Bernard, 1988, p. 45). Elle prend ses distances avec le visible et montre à quel point le langage pictural tire profit des dividendes de l'inspiration spiritualiste et de la surenchère du sentiment intérieur. En effet, la source intarissable de l'abstraction géométrique acquiert sa plénitude dans l'audace de la forme pure. La nécessité de rompre radicalement tout contact avec l'orgie du simulacre induit inéluctablement la prééminence de l'ordre conceptuel. Elle marque moins une inanition de la pensée que la subsistance de l'Idée dans le sensible. Aux côtés du peintre Larionov, Malevitch « révèle et définit un mouvement artistique russe qui cherche à se dégager des influences occidentales » (Bernard, p. 46). Au rebours de la décrépitude du modèle observable, l'artiste porte le signe pictural géométrisé à son degré suprême de pureté. A vrai dire, la pensée transcende le réel et recouvre sa liberté envers les servitudes de

Postentation. Elle exalte le rien dévoilé du « noir » dans un monde sans objet du « blanc », où viennent éclore les fantasmes de l'imaginaire.

Il est certain que le langage emblématique a servi d'identité visuelle aux frères Rose Croix vers le XII^e siècle. Depuis ce temps, le signifiant symbolique de la Rose Croix recèle tout une aura de mystère, issue du vieux fond de fantastiques grimoires égyptiens, juifs, arabes, chrétiens dont la porte reste close aux non-initiés. On retient, dans l'imagerie ésotérique chrétienne, que le cruciforme fleuroné « est le calice qui a recueilli le sang du Sauveur, c'est-à-dire qu'elle figure le saint Graal assimilé lui-même au cœur du Christ, ce qui indique clairement le sens de l'emblème des Rose-Croix » (Benoist, p. 69). Le signe cruciforme fleuroné atteste que la nature est pourvoyeuse d'une avalanche de significations pourvu que la clef du cryptogramme se prête à une interprétation multivoque. A l'inspiration de Jésus martyrisé sur la croix, le signifiant chromatique rouge fait allusion au sang du christ. Il est le mode de signifier des secrets et des énigmes qui entourent hermétiquement le silence de l'ésotérisme rosicrucien. Les adeptes n'excluent nullement l'intangibilité des actions à la gloire de dieu bien que la pensée mystique marque son hérésie ambiante. Ce signe croisé révèle la prophétie d'un « Âge d'or » ancré tant sur la vision profonde du merveilleux que la quête audacieuse de l'inconnu. Loin d'être une religion, la pensée rosicrucienne des « Grands initiés » fait sienne l'idée d'une toute-puissante, d'une miraculeuse, d'une extraordinaire société secrète. C'est pourquoi le signe cruciforme s'enracine dans l'amour floral, la pureté, la beauté et la perfection des choses sensibles. Il signifie l'équilibre émanant de la mystérieuse formule de l'union de l'actif avec le passif.

Suivant l'approche numérolgique, le signe cruciforme s'inscrit à la fois dans un carré et un cercle. Son patron se déroule schématiquement pour décrire un réseau numérique signifiant des dix entiers naturels appelés *chiffres arabes* : 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Il est certain qu'« en utilisant des signes, on structure donc du même coup l'univers » (Klinkenberg, p.38). Astreints à des combinaisons pertinentes, les signes chiffrés offrent des opérations de significations mystiques sur la base du tandem axe horizontal-axe vertical et des relations numériques.

-Soit la croix magique composé des cinq chiffres impairs, répartis sur les cinq carrés identiques du patron, dont l'addition effectuée dans le sens horizontal ($3+2+7$ ou $7+2+3$) donne le nombre 12 et le sens vertical

(1+5+9 ou 9+5+1) donne le nombre 15. Ramené au carré magique, tous les chiffres pairs sont intégrés à une grille excepté le chiffre 0. On obtient le nombre 15 selon les arrangements horizontaux (8+1+6 ou 4+9+2) ou verticaux (8+3+4 ou 6+7+2).

-Soit la croix magique composée des cinq chiffres pairs, répartis sur les cinq petits carrés identiques du patron, dont l'addition effectuée dans le sens horizontal (2+4+6 ou 6+4+2) et le sens vertical (0+4+8 ou 8+4+0) donne le chiffre 12. En considérant le carré magique, tous les chiffres impairs entre dans une grille sans le chiffre 9. Le résultat arithmétique donne le nombre 12 selon les arrangements horizontaux (3+2+7 ou 7+2+3) ou verticaux (1+6+5 ou 5+6+1).

-Pour ce qui concerne les arrangements diagonaux, on obtient avec les lignes obliques (3+4+5 ou 1+4+7) et (7+4+1 ou 5+4+3) le nombre 12.

Dans sa forme mathématique, le signe croisé organise la première partie des quatre opérations fondamentales selon sa notation additive. Dès lors, il totalise des quantités arithmétiques ou algébriques pour exprimer une loi de composition interne. Au-delà du silence de l'abstraction algébrique, les signes de la numération usuelle s'efforcent d'élever l'esprit vers des idées issues du fond des âges et de la nature en révélant les quatre points cardinaux (Est-Ouest-Nord-Sud), les quatre éléments principaux de l'univers (Eau-Terre-Air-Feu). Il explore les régions subliminales et crépusculaire de la pensée symbolique où flambent des idées sans emphase. A tout point de vue, le signe croisé est un irréel d'un système de numération qui trace une voie d'accès au non-être. Pour aboutir aux nombres 15 et 12, le signifiant cruciforme décèle, par le raisonnement, divers nœuds gordiens. La clef des obstacles était de faire abstraction avec les chiffres 0 (plus petit entier naturel), 9 (plus grand entier naturel) et le positionnement des chiffres 5 et 4 centre de gravité.

Dans le cadre de la mobilisation des ressources du langage militaire sécurisé à l'ère de la télécommunication, le sujet pensant fait usage du signifiant cruciforme au sein du code Morse avec son intérêt particulier. La croix ou signe d'addition, présenté sous la version télégraphique [+].___.__, semble être porteuse de la vitalité des aspirations d'une pensée dissimulatrice. Avant d'émettre signaux divers, le recours à une graphie signifiante permet de transmettre des dépêches. L'entreprise sémiotique ne cesse d'explorer l'empire des signes graphiques

confidentiels en vue de découvrir de nouveaux horizons de connaissances secrètes et l'esprit du renseignement. A cet effet, le discours sorti du système de significations a reçu un écho accru à l'ère de la télécommunication. Au vu du traitement de l'information, le signe croisé, assorti de traits et de points, offre un pan de la dimension significative du message codé. En ce sens, il décrit la collecte, le traitement et la diffusion des données cryptées à caractère secret dans la signifiante du renseignement.

Pour signifier sa présence décisive dans le destin de la communication sociale et politique, la croix grecque a investi les codes héraldique (blason) et vexillologique (drapeau) comme élément conventionnel de reconnaissance des communautés, des familles, des entreprises, des organisations non gouvernementales et des états. Elle exprime une pratique socio-historique où la production de sens est primordiale à la fonction de représentation symbolique des armoiries et des drapeaux. Tout usage codifié du signe cruciforme reste « soumis à la nécessité de décrire ce qu'il nomme, ou bien plutôt de véhiculer des messages entre les hommes » (Nyckees, 2001, p. 127). L'idée d'établir des codes identificatoires exhibés sur les tuniques ou en l'absence quelque fois d'uniforme est une exigence pour dissiper tout amalgame. Parmi les pièces honorables du blason, retenant notre attention, le langage emblématique est une croix vêtue de gueule (rouge) ornant le champ de l'écu. Ce signe distinctif tantôt peint tantôt sculpté, dans son articulation signifiante, sur les boucliers ou les cuirasses, se prête au jeu du discours mémoriel et du souvenir vivant de l'usage des *armes* des croisés guerriers du Moyen Age. De même que l'idée de ralliement se pare du support sensible des attributs républicains stylisés, de même l'énoncé visuel s'inscrit dans une sémiotique du discours non verbal. La pensée matérialise les aspirations sociales dans un mode de signifier ornemental spécifique.

Sous l'impulsion de la conscience collective, les drapeaux de certains états rendent compte également du signe cruciforme légitimé par la *res publica*. Il apparaît que les impressions sensorielles ne tarissent pas de significations car elles justifient le fondement de l'autorité politique, délimitent juridiquement les territoires et consacrent la souveraineté populaire des pays : Suisse, Tonga, République Dominicaine, Géorgie. Les codes visuels s'incarnent dans une pièce d'étoffe rectangulaire au sein

duquel le langage non verbal sert de tremplin aux idéaux de la vie socio-politique. Il semble que l'appartenance à la nation grecque n'a de sens que dans l'apparition du signe croisé sur l'étendard comme ralliement à l'église et à la fois inébranlable du peuple envers Dieu. Pour couronner l'acte d'indépendance, le signifiant cruciforme accomplit en 1922 la codification de l'idéal de liberté achevé dans la révolution et le droit inaliénable de disposer de soi-même. La symbolisation de l'Etat se décline dans un croisillon blanc sur fond carré bleu, occupant l'angle supérieur gauche, assorti d'une alternance de bandes identiques bleu et blanc. Les signes chromatiques identifient l'Etat grec par la couleur bleue évoquant la mer, les îles et la couleur blanche désignant la terre de la Grèce continentale.

Du point de vue de la numismatique, les pièces de monnaie et les médailles n'ont guère boudé l'intérêt de légitimer la recevabilité du signifiant cruciforme. Les rondelles de métal ont fait chorus en vue d'immortaliser la vie du signe non verbal. La description formelle de la croix grecque s'efforce de promouvoir les échanges commerciaux, de distinguer ou de commémorer des hauts faits historiques. Gravé au droit des espèces monétaires comme les rouelles gauloises et les deniers, le signifiant cruciforme promeut une mosaïque d'idées qui fondent l'existence des espèces sonnantes et trébuchantes. Il s'agit de stimuler la vie économique et de l'inscrire dans une dynamique sociale. Le recours à l'éminence du signe visuel vise à codifier des valeurs humaines et des aspirations collectives. Par ailleurs, le signe emblématique que porte fièrement un illustre récipiendaire sportif, militaire ou autre est une marque de dignité et de reconnaissance dans l'ordre du mérite de la République italienne, de la jarretière en grande Bretagne, du Saint-Sépulcre au Saint-Siège. Que ce soit une distinction honorifique ou un ordre de chevalerie, il signifie la tangibilité d'un acte de récompense. Une action bienfaitrice est toujours couronnée de gratitude par une matérialisation permanente de remerciements, de félicitations et d'encouragements. Tout porte à penser que les produits de la numismatique acquièrent du sens du fait qu'ils participent pleinement à la vie culturelle, économique et spirituelle de la société.

2. Portée significative du langage

Faire parler la croix grecque contribue à mobiliser toute la signifiante fécondante par le dépassement du simple donné.

2.1. *Décodage du signe croisé*

Il semble que tout effort de décryptage du sens de la croix grecque nous plonge au cœur de l'univers des signes abstraits pour reconstruire la réalité dans son essence. On peut admettre que le jaillissement existentiel de l'alchimie graphique s'achemine aux confins du non-dit. Une lecture purifiée de présomption instruit que « déchiffrer un message, c'est percevoir une forme symbolique » (Benoist, 1975, p. 11). Vraisemblablement, l'essence du signe cruciforme s'entoure d'un halo de mystère qui prospère dans le silence du questionnement. L'énonciation graphique cesse d'être un langage contingent pour s'ériger en acte incantatoire dévolu aux initiés. En réalité, les symboles et « les signes comblent le hiatus qui s'ouvre entre la sensibilité et l'intelligence » (Benoist, p. 11). Ils rendent compte de l'étiologie graphique des effets de sens et manifeste un élan de promesse autour de la connaissance profonde du monde. Le *black out* de l'énonciation visuelle éclipse la banalité de l'évidence aux fins de légitimer l'existence d'une flambée d'idées au centre de toute l'attention sémantique.

Cette figure symbolique omniprésente relève de la manifestation spatio-temporelle de la pensée hors d'elle-même. Elle fait son apparition en qualité de signe ou de symbole au sein des civilisations pour accompagner l'homme dans le processus de socialisation depuis la nuit des temps. A vrai dire, « il nous a semblé utile de suivre les mutations des signes depuis leur apparition jusqu'à leur lointaine métamorphose, notamment dans le domaine des rites et des mythes, afin de bien montrer leur liaison fonctionnelle » (Benoist, p. 6). Se découvrant un substrat spirituel, la croix grecque siège *a priori* dans un monde intelligible. Son énonciation graphique montre, selon l'intuition idéaliste, que le signifiant cruciforme prend tout son sens dans un langage imagé. Le sujet pensant ne reproduit pas les propriétés représentationnelles de nos expériences mais investit l'essence des choses à l'origine du monde naturel. Il apparaît que le signe non verbal n'a de sens, selon le renversement ontologique platonicien, que s'il parvient à se rapporter à une idée absolue, éternelle et immuable. En motivant l'action humaine, le signe transcendant sert de

modèle de référence d'un support sensible intégralement structuré par l'esprit. A l'écart de la rhétorique, « toute représentation est une construction et une interprétation » (Désesquelles, 2001, p. 7). L'intelligibilité établit son centre de rayonnement dans la pratique signifiante qu'elle organise en toute exclusivité. Tout signe non verbal est l'instrument par lequel l'idée se matérialise pour affirmer l'existence du monde extérieur en son absence. Cette idée se délivre de la prison corporelle des apparences illusoires pendant qu'elle se construit de façon abstraite sous un système codifié élevé sur le socle du langage. Ainsi, le signifiant croisé prend-il la forme d'un non-sens.

A l'analyse de l'énoncé visuel, l'arbitrarité du signe cruciforme présuppose une délicate conciliation de la forme et de l'idée. Celle-ci semble s'isoler de la propriété graphique. D'où l'économie de langage obéit à un processus de simplification des systèmes de représentation graphique qui s'achève dans l'arbitrarité du signe. On pourrait se demander si « la représentation révèle-t-elle le réel ou ne fait-elle qu'interposer un voile entre lui et nous ? » (Désesquelles, p. 6). Il n'y a aucune contiguïté affective entre le signifiant croix grecque et la représentation figurative de la chose signifiée. Dès lors, l'esprit s'abstrait de la matière et se sépare de l'existence corporelle du signifiant. Il se replie sur lui-même à l'insu de toute perception rétinienne. Néanmoins, le signe abstrait est saisi comme media exonéré du support de reconnaissance du réel. Son émanation scriptuelle s'accomplit dans les pratiques signifiantes humaines dont les apparences ne sont que des accessoires. Le signe croisé est un irréel visant à tracer une voie d'accès au non-être austère mais vecteur des aspirations de la pensée. Pour être saisi, « il ne suffit pas qu'il se présente à nous. Il faut qu'il soit représenté en nous » (Désesquelles, p. 7). Tout porte à croire que l'abstraction éclipse l'objet lui-même. Elle garde ses distances avec le détail pittoresque et la mise en scène trivial dans l'apparaître sensible. Si l'esprit accède à la matière via la substance signifiante il laisse l'intelligible éclore derrière l'impression sensorielle où le langage exerce son autorité.

Si la saisie du signe abstrait se détourne du réel, c'est moins pour révéler l'impuissance de la raison que l'investissement de l'impensable. Il va de soi que l'élucidation de la logique de l'abstraction rend l'austérité du signe cruciforme solvable dans le nec plus ultra de son réseau sémiotique. On sait que les branches identiques de la croix grecque se

compose d'une horizontale, implantation solide au sol (terre), et d'une verticale en élévation dans l'atmosphère (ciel). Leur perfection graphique indique une double directions ascendante (ascension) et descendante (stagnation). Alors que la verticale, jaillissante de vitalité, évoque une figure active et dynamique ; l'horizontale se cristallise dans le calme de la stagnation pour garantir la stabilité de l'ascension contre toute déchéance. L'exploration des signes abstraits recouvre la forme inengendrée servant de modèle aux impressions sensorielles. Outre l'usage scientifique qui vise à effectuer l'addition, c'est-à-dire permet la somme de deux ou plusieurs nombres, ou d'ajouter une chose à une autre, le signe cruciforme scrute le monde inconnu incarnant notre dimension intérieure. Il rythme le mouvement de la pensée comme quête de la fondation du réel. Le signe abstrait conceptualisé, production réduite à sa pure existence réflexive, est crédité d'une intention de communiquer des pensées et est porteur d'une éclosion de sens.

On peut raisonnablement épiloguer en vain sur le potentiel sémantique du langage abstrait. Il est symptomatique qu'une perception littérale du signifiant cruciforme offre une impression sensorielle réduite au silence. Avec Jean-Marie Klinkenberg, le simple tracé est porteur d'un sens relevant du système d'interprétation, pourvu qu'il soit décrit dans son intimité. La puissance d'évocation du geste graphique est une source de la vitalité de la pensée. Celle-ci y trouve un champ idéal de la manifestation aiguë du sens. Réaliser tout énoncé visuel montre, selon l'axiome héritée de l'école de Palo Alto, qu'« on ne peut pas ne pas communiquer » (Klinkenberg, 2001, p. 105). Cela signifie un état de la réalité du monde où la vérité se découvre une essence singulière quand on fait parler la croix grecque. Il apparaît que l'idée fonde l'être et non les sens. C'est à juste raison que l'éclairage psychanalytique du langage non verbal s'applique aux productions de l'inconscient étant donné que l'idée s'est enrobée d'une forme sensible. Le langage abstrait exalte le monopole de l'idée par laquelle le psychisme humain modélise toute opportunité de distillation de sens irréductible à la matière.

Au cours de l'aventure conceptuelle, le signe cruciforme prend ses distances avec l'ordre de la représentation pour sonder la dimension illimitée des choses dans la négation du réel. La pensée instrumentalise idéologiquement des objets visuels qu'elle enveloppe de significations au-dessus de tout soupçon. Tout discours non verbal y affèrent raffermir le dévêtement de l'être dans la quête de l'absolu au rebours de l'attrait

aliénant du simulacre. L'expérience sémiotique se donne le prétexte de scruter le sens mystérieux de l'existence pour y recouvrer une signifiante féconde. Se défiant de l'argumentation rationnelle, la signifiante graphique modélise les ressources langagières aux dépens du fétichisme du réel. Nul doute que se livrer à un « écart » stylistique vise à récuser la mystification de la représentation c'est-à-dire à transgresser la norme signifiante. Il s'agit de transcender les convenances de la rhétorique séduisante légitimée par la liberté d'émettre un mode de signifier non verbal. En suivant attentivement la théorie platonicienne des Idées, on est fondé à dire que la codification de l'abstraction dépouille le réel de sa gangue rutilante pour ne laisser apparaître que l'*eidos*. Le signe cruciforme se risque à la déviance envers la conformité réaliste comme condition sine qua non d'accès à la connaissance. Il offre un potentiel sémantique intarissable qui se manifeste sous le spectre idéaliste. Cette re-création du sensible revisite les expériences de la vie intérieure pour s'achever dans l'infini. En tout état de cause, la quête du sens s'accomplit dans l'idée que l'intelligibilité exerce une suprématie sur la sensibilité.

2.2. Occurrences de sens

Le discours non verbal est construit sur l'idée d'« absence » de façon que la raideur du tracé géométrique évoque sans aucun lyrisme la musique inexprimable du silence. En réalité, le mutisme du signe rectiligne est moins une absence de sens qu'un acte significatif conférant au sensible la plénitude d'un sens soustrait à un ordre d'éléments adventices. Il s'agit d'émettre une fécondité langagière dont « le rôle du symbolisme consiste à exprimer n'importe quelle idée d'une façon qui soit accessible à tout le monde » (Benoist, p. 5). Le signe cruciforme est la voix perceptible du silence intérieur qui ravive les souvenirs immémoriaux. Cela dit, la quête de l'essence des choses nous livre au sacerdoce spirituel, au retour à l'inconscient freudien, pour s'acquitter de son ambition métaphysique. Elle accrédite l'idée que la vie intérieure n'est aucunement une vacuité mais riche d'interprétations. Toute élucidation de la croix est astreint à un investissement sémiotique visant à « présenter une méthode d'interprétation du langage visuel, une « herméneutique » des représentations offertes sur un support... » (Saint-Martin, 2007, p. 1). C'est un univers secret qui échappe aux perceptions directes. Le traitement ascétique de l'absolu voué à l'éclosion de l'intuition bergsonienne décline la vie profonde de l'être suivant une production de

sens peu accessible au regard naïf. Il fait naître une réalité idéale et pousse à l'extrême le sens qu'il suggère. En conformité avec la pensée, le signe cruciforme extrait le gisement inépuisable du langage non verbal. Le signe codé entre dans la mémoire fertile de la pensée pour signifier une anthologie d'idées et de concepts relatifs à l'expérience possible.

Face à la prééminence représentationnelle, le signifiant cruciforme dévoile l'activité de la pensée dans son articulation avec le chaos de l'univers ainsi que le mystère du langage énigmatique. Dès l'âge du bronze et du fer, poteries et objets gravés expriment la richesse mystique qui hante l'aura du signe cruciforme « dont on se sert (...) pour immobiliser, pour fixer le langage articulé, fugitif par essence même » (Higounet, 1986, p. 3). Il condense une constellation d'idées en suspens exemptes de toute interférence rationnelle, ce qui laisse échapper un prodigieux halo de mystère. De ce point de vue, la pensée égyptienne pharaonique professe l'immortalité de l'âme en intégrant le signe cruciforme ansé à une certaine harmonie cosmique pour aboutir à des vérités jugées inaccessibles. La matrice cruciforme recèle le principe du mouvement des êtres de la nature. Il apparaît que la mobilisation des unités conceptuelles de sens s'accommode du flux des aspirations humaines. De toute évidence, cette étude « traite de ce langage universel si méconnu, le langage visuel, cet « autre langage », qui trouve son lieu d'expression dans ce qu'on appelle les arts visuels » (Saint-Martin, p. 1). On se rend bien compte que le signe cruciforme est un irréel qui n'a de signification qu'en ouvrant une voie d'accès au non être. Dans une démarche cognitive, il s'agit de décrypter le noeud gordien du signifiant là où le sujet éclipse la forme parce que l'intelligibilité est nichée au secret du réel. Il est certain que l'intention donne un sens à l'acte d'énonciation visuelle dès lors que le vouloir dire recouvre ce qui le motive. Ce qui marque inéluctablement l'avènement du *logos* raisonné en réaction du *mythos* subjectif où la science du langage joue un rôle prépondérant.

Le discours abstrait prend son ancrage dans des formules ritualisées et incantatoires auxquelles il est impossible d'assigner un sens univoque indissociable des impressions sensorielles qui l'expriment. Il fait ressortir le signe géométrique de son silence glacial pour le faire parler, car « l'objet n'existe que par un sujet qui le construit » (Désesquelles, p. 9). Intégrant une certaine harmonie cosmique de telle manière que macrocosme et microcosme font chorus. Expression de l'unité des contraires,

l'horizontal et la verticale sont des forces à la fois antagonistes et complémentaires. On leur attribue une puissance et une influence occulte. La saisie du signifiant cruciforme est tributaire de la fluctuation de ses significations qui induisent un sens propre, un sens dérivé et un sens allégorique. Elle permet précisément de « distinguer deux composantes également nécessaires : le contenu représenté qui vient de la sensibilité, et l'acte de se le représenter qui vient de l'entendement » (Désesquelles, p. 9). A l'analyse des émanations physiques, le signe cruciforme debout suit un trajet ascensionnel vers le ciel par la forme verticale jaillissante de dynamisme. La vie active s'élève sur une ascendance de vitalité. A contrario, l'horizontal se couche en signifiant le calme et l'attachement à la terre. Il incarne la résistance de l'être face aux aléas de l'existence. A l'interaction des deux axes directionnels, l'angle droit représente l'indice de rationalité qui garantit la stabilité de l'ascension contre la chute. Tous les éléments fondamentaux de la croix sont partagés entre le matériel et le spirituel dans un souci d'équilibre.

De notoriété, les études christologiques ont montré que le signe cruciforme a traversé le temps et l'espace. Dans l'imaginaire collectif, l'idée de croix a irrigué la pensée antique et s'est toujours associée à l'instrument du supplice des criminels (ou des condamnés) en général et de Jésus-Christ en particulier. Elle a bercé la jouvence de l'humanité chrétienne, ce qui permet de remonter à Golgotha, signifiant « calvaire » en araméen pour évoquer le lieu de crucifixion du fils de Dieu. Le quatuor des branches du signifiant cruciforme renvoie au gibet comme lieu de martyr du saint suivant la conscience orientale. Il exprime les subtilités du geste créateur dans la mesure où « l'écriture étant elle-même une fixation du langage » (Benoist, p. 42). Aux ordres de la pensée, on se fait l'écho des images mentales qu'elle suggère relativement aux accessoires de culte et aux rites sacramentaux. Le signe crucifère arborant le corps du supplicié a envahi les espaces sépulcraux et confessionnels. Il incarne la gloire éternelle relevant du sacrifice fécondant toute la palette symbolique. La prodigieuse iconographie christique a engendré l'éclosion du potentiel sémantique du signifiant cruciforme. Dans la liturgie chrétienne, au-dessus du chœur, il rend compte des messes et laisse entendre une aspiration accrue à la spiritualité par la quête d'une grâce immatérielle et éthérée. La symbolique de la croix grecque, se dédoublant à la croix latine, signifie le « Salut » et la « Passion » du messie, triomphant de la mort, dans sa mission de rapprochement entre l'homme et Dieu. Le

ciel se joint à la terre pour révéler les avatars de la Parole et de la Lumière. Au regard de la tradition chrétienne, le signe cruciforme reste doué d'une constellation de significations inhérentes aux rites primitifs de l'initiation visant à intégrer le Paradis des Élus. Il demeure, à juste titre, « une médiation qui opère une unité dialectique des contraires : du sensible et du spirituel, de la liberté et de la nécessité, de l'image, de la représentation et du concept, du particulier et de l'universel » (Hegel, 2003, p. 66). Pour célébrer la richesse du Verbe incarné, l'énonciation du signifiant cruciforme se prête à l'hymne dédié à la seconde figure de la Trinité : « O crux, spes unica ». On ne saurait mieux s'imprégner des diverses significations sans soustraire la connaissance dite objective à la naïveté de l'esprit naturel. Toute réflexion sur le langage abstrait de la croix grecque requiert une approche ontologique pour aller au sens de l'être.

En considérant que l'autorité byzantine s'affranchit de la tutelle de Rome, les prémices du discours controversé autour du signifiant cruciforme trouve un terreau fécond au sein des Eglises préchalcédoniennes d'Orient. La pensée nestorianiste récuse l'idée d'altérité des mœurs ecclésiastiques et de culte du pontificat au concile d'Ephèse. Elle se réfère aux signe et symbole de la croix comme « moyens permettant de communiquer sans recourir au langage articulé » (Mounin, 1970, p. 17). Soustrait à l'aliénation du catholicisme latin, l'instance suprême monophysite s'évertue à mettre en question le réseau d'intention significative du rapport à Dieu suivant la primauté à la Vierge et aux saints lors du concile de Chalcédoine. Au vrai, « l'hérésie » émergente que promet le patriarche Photius en opposition au pape Nicolas Ier donne droit au sens de l'*humain* et du *divin* attribué à Jésus-Christ en terme de substrat immuable. La signification du monophysisme porte le sceau des antagonismes profonds en ce qui concerne la pensée théologique émanant tantôt de la croix latine tantôt de la croix grecque. Ici, le langage de la croix « sert d'auxiliaire au procédé de communication non linguistique » (Mounin, p. 25). Il semble que le trouble jeté sur la légitimité du discours latinisant a induit le schisme d'Orient sous le règne impérial de Constantin IX Monomaque. La portée significative du discours christique se clive définitivement. On assiste à l'excommunication réciproque entre le patriarche Kérourarios et le pape Léon IX en 1054, préfigurant la voie ouverte aux diverses obédiences orthodoxes : église patriarcale et église autocéphalique.

3. Pragmatique de l'idée

Toute idée gisant dans la croix grecque se manifeste, au gré d'une transmutation performative, comme acte de langage dans une expression matérielle édifiante.

3.1. De l'idée à l'acte

Sous son existence immatérielle, l'idée siège dans la signifiante d'une croix conceptualisée. Penser le signe cruciforme (+) par le moyen des idées nous lie à la réalité du monde physique. Cet exercice prend forme dans la matière vivante comme une réalisation tangible du langage non verbal. L'idée, support de la pensée, se transfigure en acte concret pour exprimer sa raison d'être. Austin n'hésite pas à relever que « la signification d'un énoncé quelconque pouvait être dans ce qu'il faisait (faire) en même temps que dans ce qu'il « disait » » (Journet, 2001, p. 63). La croix grecque qui jaillit dans l'esprit éclôt par transcription scriptuelle pour s'accomplir dans un objet. Elle consacre la force expressive prodigieuse de l'énoncé visuelle élevé au rang d'œuvre de l'esprit.

Le signifiant cruciforme, dépouillée de sa gangue rutilante et parvenue à maturité, est transformé pour s'ériger de manière savante en immense édifice religieux. C'est l'incarnation parfaite d'une conscience au regard de la manifestation extériorisée de l'idée. Il exalte les potentialités matérielles de l'expérience humaine au-delà de la vision puriste du monde. Pour Jean Moréas, la pensée symbolique s'efforce de « vêtir l'Idée d'une forme sensible » (Marchal, 2011, p. 59). On peut noter également que le signe non verbal est l'instrument privilégié pour décrire les états des choses dans des versions performatives pour accomplir une construction architecturale en liaison avec une action sociale se référant à la divinité. Il s'agit de la mise en scène de l'idée de croix transmutée en éclat inaccoutumé du réel architectural. Le sujet pensant mesure le pouvoir immense que confère l'application tangible d'une spéculation idéalisée. Il apparaît que l'imposant édifice monophysite d'Ethiopie consacre la réussite expérimentale significative des objets de la pensée théologique.

Loin de s'absorber dans une spéculation stérile, l'action déterminante de la pensée éthiopienne orthodoxe sur la nature marque un savoir-faire hors du commun. D'Axoum à Roha, l'ambition de restaurer la dynastie salomonide acquiert tout son sens dans l'exigence de la conscience

collective de résister patriotiquement autour du bastion architectural. C'est pourquoi, « signifier, c'est agir sur son interlocuteur » (Nyckees, p. 129). Le symbolisme de la croix grecque témoigne des aspirations chrétiennes de Lalibela. Il est tributaire d'une matrice spirituelle relevant de la praxis humaine entendu comme mise en œuvre du projet de perpétuer le dogmatisme chrétien dans la tradition gréco-orientale pure. Le symbolisme de la croix émet la vision transcendante à la portée du *sensus communis* dans la logique des conduites collectives. Hors de toute atteinte hérétique, le sujet pensant explore le langage des signes non verbaux pour intégrer le réseau complexe des normes de la société chrétienne byzantine. L'avènement du signe cruciforme permet de célébrer la foi religieuse persévérante à la gloire de dieu et d'illustrer de manière éloquente la dynamique du désir d'agir comme modèle de transformation sociale. Il s'avère que « le langage n'a pas pour but de représenter la réalité. Il sert fondamentalement à accomplir des actes » (Nyckees, p. 129). Dans sa divergence graphique avec la croix latine, la croix Grecque, instrument visant autant à résister aux assauts Perses qu'à affirmer l'indépendance confessionnelle à l'égard de Rome en souvenir des liens tumultueux antérieurs. Il est clair que le discours monophysite trouve son contentement dans la cristallisation explosive de cette kyrielle de crises doctrinales ayant atteint leur paroxysme dans le clash irréversible avec l'ordre apostolique.

Il convient de rappeler que la diffusion de la pensée orthodoxe éthiopienne d'Axoum par le biais du signe cruciforme a été effectuée sous l'impulsion de l'Eglise Copte d'Egypte. Force est de constater que l'existence du christianisme orthodoxe a été hypothéquée par l'invasion meurtrière musulmane et la menace des croisés. Le repli du royaume d'Axoum depuis l'Arabie jusque dans son dernier retranchement de la corne africaine s'est soldé par la sédimentation de diverses expériences linguistiques religieuses et culturelles. Sa référence à la croix Grecque montre que « signifier, c'est décrire un état du monde » (Nyckees, p.128). La *sapientia* éthiopienne a su tirer le meilleur parti du ferment des rapports idylliques légendaires entre le roi hébreux Salomon et la reine Makéda de Saba. Pour préserver une foi religieuse significative, la revendication spirituelle reposait sans cesse sur une interprétation « christocentrique » du langage liturgique assumant une filiation monophysite. On ne saurait passer sous silence l'influence prépondérante sur les pratiques culturelles signifiantes d'un ensemble de communautés chrétiennes hors de

l'Empire byzantin. Bien que Jérusalem soit arrachée aux mains des musulmans ainsi que la saisie du Saint Sépulcre par les croisés, la volonté de délocaliser le mythique temple hante les esprits au « pays de Koush » à la chute du royaume d'Axoum. La tenue du rêve s'accommode avec le prestige de la nouvelle dynastie Zagoué comme résurrection symptomatique de l'alliance dans une épopée intemporelle.

Sous la protection de l'escarpement du site, la longue vie en vase clos a soumis la conscience éthiopienne à l'épreuve de la continuité de la tradition chrétienne orthodoxe. Bien que le christianisme éthiopien ait mené une existence marginale, il a su garder jalousement toute sa pureté dans le cocon spirituel du rameau monophysite aux dépens du christianisme romain. L'idée de rester conforme à la lignée orthodoxe est le moteur de la transformation de la pensée en bastion architectural. Il se trouve que l'intention donne un sens à l'action de produire une forteresse spirituelle. A la croisée des traditions dogmatiques orientales, l'acte d'énonciation du signe cruciforme recèle un contenu de pensée de la plus haute antiquité : il « est la figure la plus visible dans laquelle l'esprit se manifeste » (Hegel, p. 66). Ce qui marque une volonté de promouvoir efficacement la pratique religieuse sécurisée dans un cadre propice incarné par le rempart monolithique creusé dans du roc. Ce qui suppose un désir éperdu de préserver et de communiquer la foi chrétienne inébranlable de l'église orthodoxe.

3.2. Codification performative

Sous le primat d'un langage architectural rupestre, l'idée impérieuse de célébrer le triomphe du christianisme se concrétise, par une alchimie créatrice, dans la foi orthodoxe. Suivant le modèle byzantin, l'énonciation du signe cruciforme souscrit à l'incantation thaumaturgique de la haute spiritualité. La croyance en dieu tout-puissant se décline selon deux traverses croisées perpendiculairement en leur milieu. Celles-ci cristallisent un angle de 90° pour décrire le plan cruciforme de Saint-Georges dans un système signifiant. Certes, en regardant la croix Grecque et la toiture de la construction architecturale, « la ressemblance n'est pas la duplication pure et simple » (Cocula, p. 29). Elle rend compte de la symbolique religieuse d'un édifice intangible, creusé à 4 m du sous-sol à flanc de falaise, où l'ingéniosité du sujet pensant transcende l'immense obstacle matériel. Vu en plongé, le signifiant visuel exalte une toiture rocheuse cruciforme surplombant le niveau du sol en quatre

branches égales. Il traduit l'énoncé monumental témoin d'un esprit hors pair et d'une extraordinaire vitalité de l'imagination créatrice au service du serment de fidélité à l'Eglise d'Orient. Le signe non verbal exprime le croisement de la dualité de la terre (montant horizontal) et du ciel (montant vertical). Il va de soi que dans la liturgie orientale, les deux branches de longueur identiques désignent une affection ascendante (ascension) et une direction descendante (stagnation). L'horizontal implanté solidement sur la terre se joint à la verticale solennellement debout vers le ciel : c'est la parfaite illustration de l'idée de symétrie, d'équilibre et de stabilité. Toute puissance d'évocation du geste créateur est un symptôme de la vitalité de la pensée qui y trouve un champ idéal de manifestation tangible : « si l'écrivain, pour s'exprimer, dispose de mots ; l'artiste d'images » (Huyghe, 1995, p. 18). Ce signe cruciforme transfiguré est magistralement réalisé sous la bienveillance spirituelle du patriarcat d'Alexandrie. Tous les principes fondamentaux de la cité monastique de Lalibela se résument dans la quintessence de la cosmologie byzantine. Ils mobilisent tant d'effort surhumain pour affirmer la vérité dans une philosophie de la prédication du Christ. De ce point de vue, la transmission physique de la pensée prend la forme d'une réalité empirique dynamique marquant l'efficacité d'une communication spirituelle.

Sans aucun doute, l'ambition de restaurer le temple de la Nouvelle Jérusalem délocalisée, ville sainte et lieu de pèlerinage, hors de la Palestine est un rêve inoxydable vécu comme un sursaut de conscience sur les hauts plateaux de Roha. A cet effet, le roi bâtisseur Lalibela démontre sa ferme volonté d'accomplir l'idéal orthodoxe. La foi en l'incarnation du verbe divin permet de propager la bonne nouvelle dans le rite Copte sans renoncer à l'exclusivité identitaire de la langue Guèze, car « le symbole participe à la nature de ce qu'il représente » (Maquet, 1993, p. 115). Pour le monophysisme, Jésus est le messie, fils de dieu et toute croyance n'a de sens que par sa mission rédemptrice. La vision grandiose du christianisme tranche avec une foi luxuriante. Elle confère au signe cruciforme une valeur rituelle inestimable dans le caractère inouï du plan de Dieu. On observe à juste titre que l'édification de l'église de Saint-Georges, avec toute sa charge spirituelle, marque le triomphe du christianisme orthodoxe sur les forces exogènes subversives. La conviction chrétienne d'accomplir l'idéal confessionnel s'ancre dans une

signifiante infinie des facultés humaines mobilisées pour bâtir une architecture titanesque comme foyer de semence spirituelle.

A tous égards, Lalibela professe le droit à l'existence d'un ordre spirituel, ayant survécu à la persécution, dont la clef de voûte reste la restauration de la gloire de l'église orthodoxe. Malgré la reconstruction du royaume latin de Jérusalem par les croisés en Palestine et la saisie du Saint-sépulcre, Lalibela a tenu la promesse de construire une retraite spirituelle pour renouer avec le symbole sacré de l'alliance. Il montre que « l'esprit, comme une force intelligente, tire de son propre fond le riche trésor d'idées et de formes qu'il répand dans ses œuvres » (Hegel, p. 47). La pensée éthiopienne ayant atteint le firmament de ses manifestations, au sein d'un condensé de forces transcendantes, s'entoure d'une forteresse spirituelle pour nourrir de son destin pieux la nature divine du christ. Ce lieu de pèlerinage et de prière collective est un succès absolu dont l'épaisseur de la foi garantit la cohésion sociale et sert de fondement à la vie religieuse. L'institution de cet eldorado chrétien, où la liberté de culte est une loi naturelle, lui vaut d'être canonisé par l'église orthodoxe éthiopienne étant donné que l'omnipotence du signe cruciforme fonde la sagesse de Dieu. Ainsi, la croyance dualiste en un être à la foi homme et dieu offre l'éclosion d'un champ de production spirituelle.

Conclusion

Au terme de cette analyse, il n'est pas superflu de dire que la connaissance prodigieuse de la croix grecque recèle l'une des énigmes les plus fascinantes des semences de la pensée idéaliste. Elle a contribué à mobiliser d'innombrables données historiques, culturelles et spirituelles ayant permis au monde réel de s'épanouir. On découvre de manière éloquente comment une interprétation multivoque du silence austère qui entoure le signe géométrique est parvenue à dévoiler toute la capacité inventive de l'homme. En traversant les âges, cette production graphique inédite marque un ancrage fondamental au sein des enjeux du fonctionnement et l'évolution de l'humanité. Son usage universel infini accomplit dans toute sa plénitude un intérêt indéniable au sein de la communication sociale.

Références bibliographiques

BERNARD Edina, 1988. *L'art moderne.1905-1945*, Bordas, coll. Connaissances artistiques, Paris.

BENOIST Luc, 1975. *Signes, symboles et mythes*, PUF, Que sais-je ? No 1605, Paris.

COCULA Bernard et al. 1986. *Sémantique de l'image*, Delagrave, coll. G. Belloc, Paris.

COURTÉS Joseph, 2001. « La sémiotique, comprendre l'univers des signes », *Le Langage*, Editions Sciences Humaines, Auxerre, pp. 121-126.

HIGOUNET Charles, 1986. *L'écriture*, Presses Universitaires de France, Que sais-je ? No 653, 7è Edition, Paris.

HUYGHE René, 1957. « L'art, sa nature et son histoire », *L'art et l'homme*, Larousse, vol. 1, Paris.

JOURNET Nicolas, 2001. « Le langage est une action », *Le langage*, Editions Sciences Humaines, Auxerre, pp. 61-65.

MAQUET Jacques, 1993. *L'Anthropologue et l'esthétique*, Métailié, coll. Traversées, Paris.

MARCHAL Bertrand, 2011. *Le symbolisme*, Armand Colin, coll. Paris.

MOUNIN Georges, 1986. *Introduction à la sémiologie*, Les éditions de minuit, Paris.

KLINKENBERG Jean-Marie, 2001. « Qu'est-ce que le signe ? », *Le langage*, Editions Sciences Humaines, Auxerre, pp. 105-112.

KLINKENBERG Jean-Marie, 1996. *Précis de sémiotique générale*, De boeck, coll. Points Essais, Louvain-La-Neuve.

SAINT-MARTIN Fernande, 2007. *Le sens du langage visuel*, Presses Universitaires du Québec, Québec.